

Gyno Noël Mikala

# Lire la Satire dans des romans gabonais



*Préface de Sylvie Brodziak*





## Sommaire

Préface .....	5
Introduction .....	9
<b>Partie I : – Satire et romans gabonais</b>	
Chapitre I : – La satire littéraire dans la littérature gabonaise : mythe ou réalité ? .....	27
Chapitre II : Spécificité du discours satirique dans des romans gabonais. ....	41
<b>Partie II : – Options satiriques</b>	
Chapitre III : La haine sacrée de l'écrivain satiriste .....	83
Chapitre IV : Stratégies de la dénonciation satirique .....	95
Conclusion.....	147
Bibliographie.....	151
Annexe.....	157



## Préface

Dans *Lire la satire dans des romans gabonais*, Gyno Noël Mikala, tout en s'intéressant à un genre repéré dès le XIV<sup>ème</sup> siècle dans le Royaume du Mali, se penche sur la satire romanesque pour mieux affronter le monde d'aujourd'hui. Remarquant l'explosion de la production littéraire africaine francophone et notamment gabonaise, il cherche à savoir pourquoi dans la dizaine de romans gabonais publiés par an, la satire occupe une place privilégiée. Pour cela, Gyno Noël Mikala se débarrasse de certains poncifs largement utilisés et, dès l'introduction, place son étude sous le signe de la modernité du XXI<sup>ème</sup> siècle. En effet, il n'hésite pas à interroger la tradition de prédominance de l'oralité dans la création artistique et, surtout, rejette d'emblée la distinction entre littérature majeure et littérature mineure, entre littérature noble et littérature populaire. Gyno Noël Mikala met en question la notion de classique littéraire et bouscule le patrimoine.

En refusant d'emprunter les sentiers battus et en écartant les stéréotypes véhiculés par la tradition de la critique, Gyno Noël Mikala ouvre de nouvelles

perspectives, forge de nouveaux outils et invite à un regard neuf. En ce sens, l'insolence intellectuelle dont il fait preuve soumet à l'examen cinq ouvrages d'auteurs gabonais, connus ou nouveaux venus : *Cabri mort n'a pas peur du couteau* de Franck Bernard Mvé, *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama, *Le Dernier voyage du roi* de Peter Ndemby, *Les Larmes de Tsiana* de Sylvain Nzamba et le célèbre *Au Bout du silence* de Laurent Owondo.

Dès l'introduction, son projet est clairement énoncé : « mettre en relief le brouillage satirique » qui se déploie dans ces œuvres afin d'établir la spécificité du discours satirique des romans gabonais. Observant à la fois le fond et la forme, décortiquant avec une grande maîtrise les procédés discursifs, s'attachant aux langues et dialectes, aux topoi particuliers ou récurrents, Gyno Noël Mikala revisite les grandes caractéristiques du discours satirique romanesque. Ainsi, s'il examine la pratique de la satire dans le cadre des études post-coloniales, il ne s'y attarde guère et montre combien ce n'est plus l'histoire de la domination ou de la « Françafrique » qui nourrit la satirologie mais l'actualité gabonaise, la « comédie humaine » de son pays, et les nouvelles relations nouées entre l'Europe et l'Afrique, entre l'Afrique et le reste du monde.

Par là même, il revendique l'emploi de la satire comme outil de résilience non pour oublier le passé colonial mais résister à un présent difficile dont la société gabonaise est éminemment responsable. Le travail de critique que réalise Gyno Noël Mikala à partir des romans qu'il a choisis revendique à la fois l'autonomie et la singularité de la création gabonaise tout en l'inscrivant dans une perspective universaliste pour mieux la faire sortir de l'étroit champ national.

Lorsqu'il étudie les thèmes de prédilection de la satire, à savoir le pouvoir et le sexe – comme dans *Cabri mort n'a pas peur du couteau* – il n'hésite pas à démonter la mécanique du grotesque et le jeu de la démesure dans l'écriture de la sexualité et du pouvoir autoritaire en s'appuyant sur la *Tentation d'Adam* de Solange Andagui Bongo Ayouma, héritière à sa manière du Garcia Marquez de *l'Automne du Patriarche*.

De plus, et c'est l'un des grands intérêts de cette étude, Gyno Noël Mikala tente de tracer le portrait de ces satiristes, ou du moins de définir les intentions qui président à leur aventure littéraire. Sans se laisser aller à des interprétations psychologiques malvenues, il forge la figure du satiriste comme auteur à l'idéal abimé. Pour lui, le satiriste est « *animée d'une haine causée par le mal qui l'a poussé à réorganiser, par l'écriture, le chaos du monde* ». Le satiriste puise donc son énergie créatrice dans « *la haine sacrée* » qu'il éprouve pour la misère, la corruption, les vices, l'injustice, la violence, la bêtise, les préjugés, les mensonges, « *les fausses vérités* ».

Ce déplacement du centre de gravité de la satire qui passe de la sphère politique et idéologique à la sphère sociale soumise à la tyrannie de l'économique est particulièrement riche. Justifié par l'étude approfondie des ouvrages, ce point de vue se défend dans une société mondialisée où les différences se diluent sans cesse. *Lire la satire dans des romans gabonais* ne rétrécit pas le champ de l'analyse critique au national. Cet ouvrage inscrit la littérature gabonaise avec force dans les littératures francophones vivantes et en pleine floraison, à l'instar de la littérature haïtienne.

Par son étude sérieuse, approfondie et jamais ennuyeuse, Gyno Noël Mikala fait sortir les romans satiriques gabonais de la périphérie. Il confirme que la satire a bien sa place dans les études littéraires et qu'il est nécessaire de l'étudier attentivement en osant se laisser surprendre et déstabiliser. Il rappelle que la satire est fondamentale dans le regard que l'on jette sur une société. Pour lui, la satire sert non seulement à critiquer et à moquer le monde mais aussi à étudier sa *représentation*, à l'espérer et à le construire différemment. En conséquence, plongeons nous dans *Lire la satire dans des romans gabonais* pour pouvoir mieux lire les auteurs convoqués et, en compagnie de leurs personnages, rire jaune ou à gorge déployée pour tenter de changer le monde.

**Sylvie Brodziak, Maître de conférences  
Université de Cergy-Pontoise**



## Introduction

### ***La satirologie<sup>1</sup>, une analytique innommée et indécidable en critique gabonaise et africaine***

Selon une périodisation faite par Mohamadou Kane « sur l'histoire littéraire africaine » de 1930 à 1945 (*Etudes française*, Vol 37, n° 2, 2001), la critique est marquée par la forte influence du courant africaniste, de la convergence à Paris d'écrivains, des théoriciens afro-américains, antillais et haïtiens, et en prime la naissance du mouvement de la Négritude. De 1945 à 1960, la littérature se charge du militantisme et de la finalité politique. De 1960 aux années 70, on assiste donc à des mutations et perspectives où se posent alors les problèmes de la formation du public, de l'émergence des problèmes sociaux, du féminisme..., précisera Kane. Alors, s'instaure le

---

<sup>1</sup> Cette possibilité de montrer à travers des textes, le cas du roman dans ce livre, la souveraineté d'un récit essentiellement dialogique qui intègre en parodiant tous les discours et déployant des stratégies dénonciation et de nivellement.

débat sur la vocation de la littérature africaine qui témoigne de sa fidélité à un engagement politique. Ainsi si, pour celui que Fernando Lambert considère comme le leader de la critique africaine, il y avait de quoi établir une histoire littéraire africaine, nous pouvons aussi attester que, tout était réuni également pour que se développe une approche critique et théorique de la *satire* dans cet espace temporel.

Le colloque de Yaoundé de 1973 démontre au sujet du *Roman contemporain d'expression française* que le roman de contestation est à la mode. Cette idée de *combat*, par la littérature, traduit bien une intention satirique des écrivains africains. Il se constate, rien qu'à partir des titres des œuvres<sup>2</sup>, une satire en tant que discours de contestation sociale. Si l'autopsie peut s'étendre jusqu'à nos jours, on remarquera malheureusement une absence de la satire *comme mode de représentations du roman africain post-colonial*. Car ce rapport entre la *littérature de combat* et la critique qui s'ensuit ne traduit pas certaines formes d'expressions inhérentes à la *satirologie*. Cette absence se justifie-t-elle par une pertinence de la critique littéraire ne jugeant pas utile une telle approche ? Il y a de quoi répondre par la négative, car l'œuvre peut aussi imposer sa matière au critique.

De ce qui précède, la contestation ou le désenchantement recommandait magistralement la

---

<sup>2</sup> Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les titres d'Aimé Césaire (*Une Tempête*) ; Sony Labou Tansi, (*La Vie et demie, L'Etat honteux*) ; Ahmadou Kourouma (*Les Soleils des indépendances*) ; Ferdinand Oyono, (*Le vieux nègre et la médaille*) ; Mongo Beti, (*Ville cruelle*), Jean Ikelle Matiba, (*Cette Afrique là*) ; Sembène Ousmane, (*Le mandat*) ; Alioum Fantouré, (*Le cercle des tropiques*), etc.

voie de la *satirologie*. Mais encore faut-il admettre que l'une des causes de cette omission était, entre autres, l'attachement des critiques à une typologie bien communautaire : « *une critique proprement africaine*, » « *des méthodes adaptées au fait littéraire africain* », comme si le plus important était de juxtaposer au sens une africanisation folklorique. Ce regret d'extension notionnelle de la critique aux mobiles fortement esthétiques avait déjà suscité l'attention de Kesteloot LiLyan au colloque d'Abidjan en 1970 nous la citons :

*Jusqu'ici la critique universitaire a surtout pratiqué la classique méthode historique. C'était évidemment la première qu'il fallait utiliser afin de situer correctement ce mouvement littéraire (la littérature nègre) et ces nouveaux auteurs dans leur époque, en relation avec l'histoire mondiale et plus particulièrement l'histoire de la colonisation. Cette étude s'appuyait d'une critique idéologique et sociologique. Là encore on y était contraint par la nature même des œuvres. Mais il me semble aujourd'hui que l'on peut pousser plus loin. Dans un premier temps, nous fûmes si captivés par les idées et les sentiments des auteurs africains que l'on a négligé l'analyse esthétique de leurs œuvres. On a l'impression lorsqu'on lit les mémoires et les thèses que l'essentiel est l'idée – le fond comme on le disait jadis – tandis que le style serait qu'accessoire (La littérature et esthétique négro-africaine N.E.A., 1979).*

Comme nous l'avons autrefois écrit ailleurs,<sup>3</sup> nous confirmons que la *satirologie* aurait débordé la question. En effet, lorsqu'on sort des suffisances et préjugés terminologiques qui peuvent animer un critique et qu'on explore les domaines de la satire européenne, anglaise et africaine, on s'aperçoit vite que la *satirologie*, dans son élan théorique, est un condensé sur la *forme* et le *fond* qui traduirait suffisamment le corps social qui a présidé à la production de l'œuvre et le corps du texte, au sens de Didier Anzieu (2005).

C'est à juste titre que ce livre se réclame être une mise en perspective de la *critique sociale* dans des romans gabonais. Comment analyser le politique et le social dans ces ouvrages choisis ? Nous estimons que la critique littéraire gabonaise peut procéder à la *satirologie* en exploitant non seulement les rapports entre la satire et certaines stratégies discursives et modes souvent récupérés par la satire *comme l'ironie, l'humour, le rire, le burlesque, le ridicule, la parodie*, etc. Mais en prenant aussi en compte des hybridations issues de la rencontre du mode satirique et du genre littéraire spécifique qu'est le roman. Il s'agit ici de suggérer ce que peuvent être les options de la *satirologie* dans quelques romans gabonais et non une démonstration opératoire aboutie et finie dans le roman gabonais ou africain subsaharien, la réflexion étant limitée aux exigences des éléments du corpus proposant une telle lecture.

---

<sup>3</sup> Mikala Gyno Noël, « Introduction à l'analytique satirique : principes et pratique », in *Les Chemins de la critique africaine*, Georice B. Madébé et alii, Paris, L'Harmattan, 2012.

Par ailleurs, la profusion de la production romanesque gabonaise étonne plus d'un. Depuis l'année 2007, on dénombre près d'une dizaine de romans publiés par an. Tout porte à croire que les gabonais sortent de la tradition de l'oralité pour entrer dans la tradition écrite, même s'il faut l'admettre, cet essor est dû au choix des thèmes qui collent à la réalité et à une langue ordinaire qui favorise les comportements *histrioniques* et incite les auteurs à produire trop hâtivement. Aussi, ce choix contribue-t-il à effacer la distinction entre (littérature pure) et (littérature populaire) ou littérature pour enfants et littérature pour adultes. Cette marche vers la prospérité littéraire se traduit ici par des auteurs de grande notoriété, par des nouveaux venus et par une masse critique de qualité. (cf. annexe). Pour illustration, nous avons choisi entre autres, L. Owondo, Sylvain Nzamba, F.B. Mvé, J. Divassa Nyama et Peter Ndemby.

Une étude de plus sur *Au bout du silence*<sup>4</sup> de Laurent Owondo, son seul roman à ce jour, peut paraître une gageure. Cependant, la qualité de cette œuvre traversant le temps – dans l'espace littéraire gabonais – sans prendre des rides, ne peut qu'autoriser des analyses nouvelles, nourries à la source de nouvelles problématiques ou de nouveaux outils supplémentaires. Nous souhaitons ainsi développer une nouvelle perspective : mettre en relief le brouillage satirique qui s'y déploie.

Même si la dimension initiatique est évidente et a eu pour principale conséquence d'influencer le regard du critique et du lecteur de cette œuvre, il nous paraît

---

<sup>4</sup> Laurent Owondo, *Au bout du silence*, Paris, Hatier, 1985.

difficile de ne pas lire *Au bout du silence* comme une dénonciation virulente, masquée et brouillée de ce que le nouvel Etat gabonais a produit de pire : la déshumanisation de l'espace urbain, le déracinement des Gabonais, leur misère matérielle, la morale des quartiers sous-intégrés, la folie des décideurs, etc. Cette lecture idéologique s'adapte aux interprétations en faisant l'objet de possibles traitements littéraires. Les derniers en date sont les analyses de Clément Moupoumbou<sup>5</sup> et de Romuald Dissy<sup>6</sup>. La première traite de « la quête de la mort ». On y apprend qu'il faut dialoguer avec la tradition pour évacuer l'angoisse de la mort. Tel Anka, héros quêteur qui se retrouve en harmonie avec lui-même et apparaît affranchi à la fin du roman. La seconde traite de la « picturalité du savoir » dans ce qu'il a été convenu de considérer comme le premier véritable roman gabonais. Romuald Dissy montre avec insistance qu'*Au bout du silence* est un savoir en perspective et en situation, une véritable « théorie de la connaissance telle que les ancêtres africains la percevaient » au point qu'elle se fonde en art, « un art de penser et du connaître » susceptible de transformer son lecteur, gabonais ou non. Au reste, ce sont ces dimensions du roman qui conduisent à en reformuler l'herméneutique.

---

<sup>5</sup> Clément Moupoumbou, « La quête de la mort dans *Au bout du silence* de Laurent Owondo », in *Les Ecritures gabonaises : histoire thèmes et langues*. Tome 1, Yaoundé, Clé, 2009, pp. 127-149.

<sup>6</sup> Romuald Dissy, « *Au bout du silence* ou la picturalité du savoir », in *Créations littéraires et artistiques au Gabon, les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Raponda Walker, 2009, pp. 23-41.

L'on sait que par l'itinéraire du jeune Anka, ce roman se révèle aux lecteurs comme une véritable prophétie ; pourtant les va-et-vient entre la fiction et le réel caractérisent ce brouillage – entre *satire et comique* – et construit le mythe, longuement évoqué par Jacques Chevrier<sup>7</sup>. Cette alchimie entre l'imaginaire de l'écrivain gabonais et le quotidien suggère des intentions satiriques. Pour cette raison, nous renonçons au développement des thèmes déjà abordés pour nous appesantir sur le jeu de *l'instabilité*, des *contradictions*, des *ambivalences*, des *mélanges des genres inhérents à l'hybridité satirique*. Notre objectif est donc de révéler une *rhétorique de la récusation emmêlée* chez L. Owondo qui peut paraître par endroit satiriste.

En empruntant à Fortunat Obiang ses propos au sujet du roman d'Auguste Moussirou-Mouyama, on dira que le *brouillage satirique* chez Laurent Owondo ne serait pas fortuit et participerait d'une « *tactique d'écriture sécuritaire* »<sup>8</sup> déroutant le lecteur. Ceci indique le jeu du chat et de la souris qu'affectionnent les satiristes pour éviter la censure car la satire a bel et bien cette faculté de s'inscrire là où elle demeure d'emblée inattendue<sup>9</sup>. La formation du jeune Anka

---

<sup>7</sup> Jacques Chevrier, « Lecture du mythe dans *Au bout du Silence* », in *Création littéraires et artistiques au Gabon, les savoirs à l'œuvre, sous la direction de Steeve Renombo et Sylvère Mbondobari*, Libreville, Ed. Raponda Walker, Novembre 2009.

<sup>8</sup> Obiang Fortunat, « Poétique et tactique d'écriture sécuritaire dans la littérature gabonaise : le cas de Moussirou Mouyama », *Revue Africaine d'études françaises*, n°2, 1997, p.3-16.

<sup>9</sup> Lire Gyno Noel Mikala, « la satire dans un texte de jouissance : dérive et marginalisation dans les biè bi mbom »,

étant d'une vérité romanesque frappante mais impopulaire dans l'*excipit*, *Au bout du silence* se nourrit de signaux qui sont des tensions ; notamment celle qui met en opposition un énoncé textuel et un autre énoncé extérieur cité, parodié, pastiché ou simplement repris en écho par le truchement de la *mimèse*<sup>10</sup>.

L'auteur, Sylvain Nzamba appartient à la jeune génération d'écrivains gabonais qui se montrent soucieux du développement de leur jeune Etat. L'engagement de cette jeunesse est différent de celui qu'a vanté Jean-Paul Sartre<sup>11</sup> comme l'affirme Dominique Viart<sup>12</sup> dans « Ecrire avec le soupçon ». On constate qu'il est plutôt question pour cette nouvelle génération d'un engagement par/avec la littérature. Il s'agit pour nous de mettre en scène les détournements de sens selon les horizons d'attentes. Cela semble symptomatique en ce sens qu'ils peuvent constituer une ambigüité, une dualité, une portée et en même temps une limite de la satire.

En effet, les violences subies par les personnages mettent en évidence une réalité que le corps social connaît sans vouloir la réfléchir comme le suggère les

---

in *Les Ecritures gabonaises, Histoire, Thèmes et Langue*, Tome 3. Libreville, Odem, 2013

<sup>10</sup> Par la *mimèse* le discours du romancier fait écho à une phraséologie, un discours social. C'est une sorte de parodie à charge.

<sup>11</sup> Jean Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, in *Situation II*, Paris, Gallimard, 1964.

<sup>12</sup> Dominique Viart, « Ecrire avec le soupçon enjeu du roman Contemporain », in *Le roman français contemporain* ; Michel Bradeau, Lakis Proguidis, Jean Pierre Salgas, Dominique Viart, Paris, adpf, juin 2002, pp. 133-162



thèmes de la maltraitance d'enfants orphelins. A la lecture de ce roman, un centre d'intérêt se dédouble et préoccupe le lecteur d'une façon générale en ce qui concerne le personnage central : le destin de Tsiana apparaît comme un paradoxe prononcé par la portée et les limites de la satire, une inquiétude que suppose le jeu de miroir dans ce roman. Ainsi convient-il de prendre, autant que possible, la mesure du suicide de ce personnage articulé au-delà des convictions, du sens que l'écrivain (Sylvain Nzamba<sup>13</sup>) a bien voulu imprimer sur le lecteur. L'orphelin serait-il devenu sans espoir ? Aurait-il perdu foi pour se féliciter d'un suicide dans une lettre ? En revanche, le lecteur est-il prêt à partager le suicide de Tsiana par un pacte de lecture<sup>14</sup> ? Nous situons notre propos à la fois dans la déterminante dialectique de la littérature et le mal<sup>15</sup> et dans la construction d'une éthique qui voudrait que la littérature soit un gage en jouant franchement sa fonction sociale selon une méthode expérimentale : la

---

<sup>13</sup> Pour cet auteur, l'Etat gabonais n'intervient que lorsque le drame surgit et non avant, il était donc important à ses yeux de « tuer le personnage, pour bousculer les consciences », nous reprenons ici les propos de Sylvain Nzamba lors d'une rencontre avec les étudiants de littératures africaines 2008.

<sup>14</sup> Lire les pages 144 – 145 qui campent la lettre d'Adieu de Tsiana

<sup>15</sup> Expression qui évoque le titre de Bataille (G). Mais, nous sommes ici dans la thèse selon laquelle la littérature ne peut avoir d'autres objets que de décrire le monde avec son fond d'horreur, de carnage, de catastrophe sur lequel se déploie l'aventure humaine. Si la littérature n'a jamais parlé que du mal ; réciproquement le mal n'a jamais été mieux dit que par elle. C'est dans cette réciprocité qu'on range les écrivains africains pour qui les textes se prévalent encore de leur contexte de germination.